

Zeitschrift: Générations : aînés

Band: 35 (2005)

Heft: 4

Artikel: Lotti Latrous : "Les malades donnent un sens à ma vie"

Autor: Probst, Jean-Robert / Latrous, Lotti

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-826057>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



LOTTI LATROUS

«Les malades donnent un sens à ma vie»

Elue Suissesse de l'année à Bâle en janvier dernier, Lotti Latrous est une femme hors du commun. A la vie dorée des expatriés, elle a préféré le dénuement d'un bidonville d'Abidjan. Depuis six ans, elle soigne les malades du sida et les aide à mourir. Portrait d'une femme qui a donné son cœur aux miséreux.

Dans le bidonville d'Adjouffou, dans la banlieue d'Abidjan, on l'appelle Madame Lotti, La Blanche ou Maman. Son univers se résume à deux centres où quelques dizaines d'hommes, de femmes et d'enfants viennent soigner leur tuberculose ou leur sida avant de quitter ce monde. Lotti Latrous n'a pas de formation ni de diplôme,

mais elle met tout son cœur à apaiser les souffrances des indigents qui échouent dans son dispensaire.

Rien pourtant ne prédisposait Lotti Latrous à embrasser cette vocation tardive. A 19 ans, elle épousait Aziz, étudiant ingénieur tunisien rencontré à Genève. Devenu cadre, puis directeur chez Nestlé, il fut

nommé en Arabie séoudite, puis en Côte d'Ivoire. Dans les années 1990, la famille qui compte alors trois enfants (Selim, né en 1979, Sonia, née en 1981 et Sarah, née en 1989) s'installe à Abidjan, dans une magnifique demeure avec piscine et domestiques.

Lotti Latrous goûte à l'existence oisive des femmes de directeurs ou d'ambassadeurs. Elle prend de l'embonpoint et perd son sourire. Au bord de la dépression, elle décide alors de consacrer un peu de son temps aux Missionnaires de la Charité, les petites sœurs de Mère Teresa.

Paradoxalement, c'est en côtoyant la misère humaine qu'elle commence à s'épa-

noir. Avec le soutien de sa famille, elle crée un premier Centre de l'Espoir, puis un deuxième et s'investit totalement, corps et âme, dans ce mouiroir aménagé à l'intérieur de vieux conteneurs, où des dizaines de femmes, d'hommes et d'enfants trouvent un peu de réconfort.

– **Pendant 40 ans, vous avez connu une vie plutôt agréable et il s'est soudain produit une cassure. Comment cela s'est-il passé exactement ?**

– J'étais déjà bien investie dans le bénévolat avec les Missionnaires de la Charité. Un jour, notre cuisinier était en train de préparer la pâtée pour nos deux chiens, une quantité énorme de viande, de légumes et de pâtes. A ce moment-là, une petite fille de 3 ans frappa à la porte d'entrée, en haillons. Elle m'a dit: «Tanti, j'ai faim, est-ce que tu peux me donner à manger?» Ce fut un véritable choc. Il y avait d'un côté mes deux chiens, qui allaient bouffer deux kilos de viande de bœuf, autant de légumes et de pâtes et de l'autre cette fillette affamée. Cela m'a bouleversée. J'avais la colère au ventre.

– **Alors, vous avez décidé de vous impliquer un peu plus pour aider les pauvres des bidonvilles ?**

– Il y a eu une accumulation de faits. J'aidais un peu le matin, dans le dispensaire des sœurs de la Charité et je revenais l'après-midi à la maison. Le soir, je ne pouvais plus sortir avec mon mari, car je ne supportais plus ces cocktails futiles et superficiels, avec ces bonnes femmes qui font un drame parce qu'elles se sont cassé un ongle. Je n'allais plus à la plage, où nous avions une magnifique maison. Les gens mouraient pendant que je me prélassais sur une chaise longue. Tout cela m'était devenu insupportable.

– **Vous avez donc décidé de changer votre manière de vivre ?**

– Je ne travaillais que deux matinées par semaine et je me suis rendu compte que les gens mouraient pendant mon absence. Alors, j'ai commencé à y aller tous les matins. J'ai fait un premier accompagnement de fin de vie. Cela m'a choquée et fascinée à la fois. Cela m'a ouvert les yeux sur un monde que je ne connaissais pas. C'était rapidement devenu un besoin. Mes problèmes ont commencé dès l'instant où je me suis éloignée de mon rôle de maîtresse de maison et, plus tard, lorsque ma famille a déménagé en

Egypte. Je vivais en alternance, un mois ici, un mois là-bas. Pendant mon absence, des gens que j'avais soignés durant des mois mouraient. Ces gens m'avaient fait confiance, j'étais devenue responsable d'eux. Je le prenais comme un abandon, une trahison. Ma famille m'a finalement laissé le choix de rester en Côte d'Ivoire.

– **Mais cela devait être un véritable déchirement pour vous et votre famille ?**

– Oui, c'était très difficile. Mais je n'ai pas le droit de parler de moi. C'est moi qui ai créé toute la souffrance de mon mari et de mes enfants, c'était moi la cause. C'était très dur pour eux...

– **Votre famille vous en a-t-elle voulu ?**

– Ils n'ont pas compris l'éloignement de leur épouse et de leur maman. Mon cœur et mon âme étaient avec eux, mais physiquement je n'étais plus là.

« J'AI BESOIN D'AIMER BEAUCOUP D'ENFANTS ! »

– **Avez-vous eu un sentiment de culpabilité ?**

– J'ai culpabilisé pendant deux ans. Pourtant ni mon mari ni mes enfants ne m'ont jamais rien reproché. Sarah, la cadette, avait 9 ans. Elle ne m'a jamais téléphoné en pleurs pour me demander de revenir à la maison. J'ai beaucoup parlé avec elle. Un jour, elle m'a demandé: «Maman, est-ce que tu les aimes plus que moi?» Je lui ai répondu: «Tu es certainement ce que j'ai de plus précieux au monde. Mais tu sais, toi tu peux vivre sans moi, tu as ton père, ton frère et ta sœur. Les petits orphelins qui souffrent du sida et qui sont jetés dans la rue, eux, ils meurent. J'ai besoin d'aimer beaucoup d'enfants. J'ai les bras plus grands que pour un seul enfant.»

– **Quelle a été la réaction de votre fille Sarah ?**

– Je crois qu'elle a compris. Elle connaissait mon engagement. Un jour, alors qu'un petit orphelin allait mourir, j'ai fait préparer un cercueil et je l'ai amené à la maison. Face à ses questions, je lui ai dit qu'il servirait à l'enterrement d'un enfant de six semaines. Je lui ai dit qu'elle pourrait y mettre une peluche. Elle a cherché sa peluche préférée et l'a mise au fond du cercueil. Aujourd'hui, Sarah est une jeune fille de

16 ans très mature, très généreuse, qui a appris à partager.

– **D'où vous vient ce besoin de faire le bien ? Est-ce que vous l'expliquez ?**

– Ce n'est pas un besoin de faire le bien mais, simplement, j'essaie de donner à ces gens démunis ce qui leur est dû. Ils ont droit à l'éducation, aux soins, à une paire de chaussures pour les enfants, et un peu d'amour avant de mourir.

– **Comment se passe une journée dans votre Centre de l'Espoir ?**

– Elle commence vers 5 h 30 du matin, je prends à peine le temps de grignoter à midi et je veille parfois très tard, parce que mes malades ont peur de la nuit. Ils craignent que, s'ils s'endorment, ils ne se réveillent pas le lendemain. Je dors dans le mouiroir. Pendant la nuit, j'entends les souffrances, les peurs, les angoisses. Très souvent, je les calme ou je les accompagne s'ils sont mourants.

– **C'est une sorte de sacerdoce ?**

– Je crois que les gens qui sont passionnés, quasi autistes – je me considère presque comme une autiste – ne peuvent vivre que pour leur cause. J'ai ma famille, je peux aller la voir une semaine de temps en temps, mais je ne pourrais plus vivre différemment. Comme tous les passionnés, je suis excessivement égoïste.

– **D'où vient cette énergie qui vous anime, où trouvez-vous les ressources nécessaires pour effectuer ces tâches ?**

– Je crois que j'ai plusieurs sources. J'ai été élevée dans la religion protestante. Je n'avais pas besoin de Dieu, alors je l'ai un peu oublié. Il n'existait pas tellement dans ma vie, car j'avais tout, mon mari, mes enfants, ma villa, ma piscine et tout le reste. Et puis, quand j'ai commencé à voir la souffrance, l'injustice, la faim, la mort, alors j'ai dit: «Toi, là-haut, où es-tu ? On t'appelle Dieu d'amour, mais où est l'amour ?» J'avais une colère bleue contre Lui. Vous savez, quand on fait de l'accompagnement, on doit parler de la mort avec des personnes qui sont angoissées. Qui n'a pas peur de la mort ? Mes malades ont des questions: est-ce que cela fait mal ? Où est-ce que je vais ? C'est comment, là-haut ? Il faut les rassurer.

– **Avez-vous la foi ?**

– Oui, je l'ai reçue, je pense, au chevet d'un mourant. Mon mouiroir, c'est mon Eglise. Si

Portrait

on a vraiment la foi, je crois qu'il faut donner de soi physiquement. Pas uniquement par les prières.

– Essayez-vous, d'une certaine manière, par votre action de racheter la cruauté des hommes?

« CES GENS ONT DROIT À UN PEU D'AMOUR AVANT DE MOURIR ! »

– Non, pas du tout. Je n'ai rien à faire de la cruauté des hommes. Ce n'est pas mon problème. A chacun sa conscience. Je suis convaincue que Dieu existe. Il doit exister, cela ne peut pas être autrement. Il est obligé d'exister pour que ces gens qui ont choisi le mal paient un jour.

– Vous devez certainement connaître des moments d'abattement. Comment parvenez-vous à les surmonter?

– Je suis abattue quand on m'emm... avec des problèmes administratifs, mais sinon, au contraire, je suis pleine d'énergie. Quand je connais des problèmes avec des douaniers obtus, je vais au mouiroir me ressourcer.

– Y avez-vous trouvé une forme de bonheur?

– Oui, c'est sûr! Je pense que j'y ai surtout trouvé la paix. Je ne cours plus derrière

quelque chose, je ne cherche plus, je suis sereine. J'ai trouvé quelque chose de plus profond qu'une vie superficielle. Je me compare toujours à une pomme. Il y a une magnifique peau, puis la chair douce et à l'intérieur, il y a le trognon. Qu'est-ce qu'on fait avec le trognon? On le jette! Mais dans le trognon, il y a tout ce qui peut redonner la vie. Je me suis débarrassée de tout ce qui est superflu, de tout ce qui est trop beau, de tout ce

qui ne nous rend pas heureux, pour arriver au cœur de la pomme, qui reproduit la vie.

– Qu'est-ce que cela déclenche en vous, lorsqu'un enfant meurt dans vos bras?

– De la tristesse. Je meurs un peu moi-même à chaque fois, parce que c'est injuste. Mais cela ne sert à rien de se révolter. Je pense que le jour où nous sommes nés, Lui, là-haut, il sait quel jour nous allons mourir. Il vaut mieux bien vivre pour ne pas avoir des regrets à l'heure de mourir. La seule chose qu'on emporte avec nous dans notre tombe, c'est ce que l'on a donné. Les musulmans m'ont beaucoup appris. Ils m'ont dit: «Dieu sait ce qui est bon. Toi, tu ne le comprends pas!» J'ai adopté cette philosophie sinon, je crois que ce ne serait pas supportable. Lorsqu'un enfant meurt du sida, on remercie Dieu de l'avoir délivré, car il s'agit très souvent d'une délivrance, après

de telles souffrances. Parfois j'ai vu des gens souffrir tellement que j'ai prié: «Tu attends quoi, là-haut, pour les délivrer?»

– Vos Centres de l'Espoir ne sont donc pas des centres de révolte?

– Non, plus du tout, cela ne sert à rien. Si je me révolte, je ne peux rien faire de bon. La colère a été le déclencheur, c'est sûr. Si je ne l'avais pas eue, je n'aurais pas pu m'impliquer autant. Mais elle s'est transformée en apaisement, en remerciement.

– Lorsque vous revenez en Suisse, de temps à autre, quel sentiment avez-vous devant toute cette opulence?

– Je ne peux pas critiquer mon pays. Avant, j'étais révoltée par la folie et l'euphorie de Noël. Avant, je critiquais les hommes qui conduisaient les Mercedes et les femmes qui portaient des bijoux. Aujourd'hui, je dis: si une Mercedes peut apporter le bonheur à un homme, pourquoi pas? Pourvu qu'il nous aide un peu... Quelque part, ces gens-là me font de la peine parce qu'ils ne connaîtront probablement jamais le vrai bonheur. Je demande toujours que l'on m'accepte et que l'on me comprenne, alors je les accepte aussi, même avec leur Mercedes et leurs bagues en diamant.

– En janvier dernier, vous avez reçu le titre de Suisse de l'année. Qu'est-ce que cela a changé pour vous? Qu'est-ce que cela vous a apporté?

– J'ai vécu pendant six ans dans un bidonville, personne ne connaissait Madame Loti et j'étais tranquille. Ce titre m'a époustoufflée, parce que je ne m'y attendais vraiment pas. C'était un honneur incroyable du peuple suisse. Ce qui me frappe beaucoup, ce sont les gens qui aujourd'hui me remercient de pouvoir m'aider. Certains me disent: «Merci de ce que vous faites, notre monde est meilleur!» Je me suis rendu compte de la grande générosité du peuple suisse. Quand une petite retraitée m'envoie 5 francs tous les mois, j'ai envie de pleurer...

– Qu'est-ce que vous manquez le plus aujourd'hui?

– Ma famille, évidemment.

– Lorsque votre mari prendra sa retraite, dans deux ans, viendra-t-il vous aider?

– Oui, absolument. Mon mari imagine passer une partie de son temps au Centre de l'Espoir, pour conduire l'ambulance par



Dans le bidonville d'Abidjan, Lotti Latrous est à l'écoute de ses malades.



exemple. Il ira ensuite rendre visite à nos enfants qui seront sans doute à travers le monde, car ils ont fait l'école hôtelière pour pouvoir voyager. Quant à Sarah, ma cadette, elle vient parfois passer ses vacances dans le bidonville. Mais vous savez, je n'aime pas faire des plans à long terme.

– **Vous vivez aujourd'hui, ici et maintenant. Avez-vous des projets d'avenir ?**

– Je veux créer un orphelinat au-dessus du Centre Espoir pour les enfants sidéens qui ont perdu leurs parents. Nous avons le financement, donc le projet peut démarrer. Je ne veux pas trop agrandir le centre, je tiens à bien faire mon travail. J'ai créé une coopérative avec les mamans africaines, pour qu'elles soient financièrement indépendantes. On ne veut pas en faire des assistées. Les femmes surtout veulent travailler. Les hommes partent, ils fuient, ils n'ont pas le courage d'affronter la maladie et la vérité. Ils refusent le dépistage.

– **Vous dites que vous avez honte, parfois de faire partie de l'espèce humaine. Vraiment ?**

– Oui, j'ai honte pour l'humanité, quand je suis obligée d'aller ramasser un homme d'à peine cinquante ans dans le caniveau. L'humanité va très mal. Elle n'a plus de cœur, elle n'a plus d'âme. Qu'est-ce qui fait tourner le monde ? Le pouvoir, le fric.

– **De quoi vivez-vous ?**

– Nous sommes organisés en fondation depuis l'automne dernier. Mais je ne vis pas du tout sur le dos de notre petite organisation. Mon mari me donne 1000 francs tous les mois... et je n'en dépense que le dixième pour manger.

– **Le sida peut se transmettre par le sang et le corps médical prend de nombreuses précautions. Or, j'ai été frappé de constater que vous ne portez jamais de gants. Ne craignez-vous pas d'être infectée ?**

– Vous vous imaginez être touché par quelqu'un qui porte des gants ? Je n'ai plus peur

MES PRÉFÉRENCES

Une couleur	Le bleu
Une fleur	Le coquelicot
Un parfum	La nature
Une recette	Les spaghettis carbonara
Un pays	Le bidonville d'Adjouffou
Un écrivain	Paulo Coelho
Un artiste	Martine Chappuis, sculpteur
Une musique	La musique zouloue
Une personnalité	Edmond Kaiser
Une qualité humaine	L'amour
Un animal	Le chien
Une gourmandise	Du fromage et des raisins

A lire : *Lotti la Blanche*, de Gabriella Baumann-von Arx, Werdverlag.

de rien, en fait, j'ai dépassé ce stade. Si je meurs demain, je dis merci beaucoup. Tout ce qui vaut la peine de vivre dans une vie, je l'ai eu, donc je peux partir. Mais si je peux encore être un tout petit peu utile, celui-là, là-haut, me laissera encore un peu sur Terre. De toute façon, quand mon heure viendra, elle viendra, que je porte des gants ou non.

**Propos recueillis par Jean-Robert Probst
Photos Philippe Dutoit**

»» Vos dons : UBS Genève,
Fondation Lotti Latrous, ccp 10-315-8